

— C'est vrai ! capitaine, dit en souriant le comte ; mais nous ne sommes pas des Orientaux, nous autres.

En ce moment Double-Epée rentra.

— Eh bien ? lui demanda le comte.

— C'est fait, répondit le jeune homme ; les dix chefs d'escouade me suivent ; ils seront ici dans cinq minutes.

Le capitaine hoché la tête.

— Si nous sortions ? dit-il.

— Pourquoi ? fit le comte, puisque ces hommes vont venir.

— C'est justement pour cela. Ce que nous avons à dire à nos hommes ne regarde que nous ; il y a ici des oreilles de trop. Je n'aime pas, ajouta-t-il d'un air ironique, je n'aime pas les charretiers ivres qui roulent les yeux tout grands ouverts, et les pages qui soignent de rêver à leurs amours en écoutant ce que l'on dit autour d'eux.

A peine le capitaine avait-il achevé de prononcer ces paroles que l'ivrogne se dégrisa subitement, bondit sur ses pieds et s'élança vers la porte, sans doute pour fuir.

Mais, plus rapide que la pensée, le page se leva brusquement, bondit à sa rencontre, et, d'un coup de poignard droit au cœur, il le jeta mort à ses pieds. Le coup fut si adroitement adressé que le pauvre diable ne put même dire : ouf !

Tout cela se passa avec une rapidité telle que les assistants ne purent ni intervenir, ni s'y opposer.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria le comte s'élançant vers le page.

— Vous le voyez, répondit froidement celui-ci ; j'ai tué cet homme.

— Malheureux ! pourquoi ce crime ?

— Un orime ? fit-il en haussant dédaigneusement les épaules. Regardez ce misérable au visage et vous jugerez ensuite quel est le criminel de lui ou de moi.

— Mahom ! s'écria le capitaine, qui s'était agonouillé près du cadavre et lui avait enlevé la perruque et la fausse barbe qui le défiguraient.

— Oui, Mahom ! reprit le page, Mahom ! l'âme damnée de la comtesse Diane de Saint-Hyrem, votre implacable ennemie.

— Mais vous, qui êtes-vous ? reprit le comte.

— Moi, fit-il avec un ricanement amer, vous le voyez, je suis un assassin.

Cependant l'hôtelier en ses garçons étaient accourus et regardaient effarés le corps étendu au milieu de la salle.

Le capitaine se tourna vers le cabaretier, et lui mettant une bourse dans la main :

— Tenez, mon brave, lui dit-il, prenez ceci pour payer le savon avec lequel vous laverez le sang dont on a si malencontreusement taché le pavé de votre salle. Cet homme n'est pas du pays, c'est un mauvais drôle, un bohémien ; il a été tué dans une rixe ; la rivière est trop près de la porte de votre jardin pour que vous laissiez la maréchaussée intervenir dans cette affaire. Mettez à ce gaillard-là une bonne pierre au cou, enveloppez-le dans sa limousine et jetez-le à l'eau, c'est ce qu'il y a de plus simple, allez ! Vous n'êtes pour rien dans ce qui s'est passé.

— Cependant, monsieur, fit l'aubergiste d'un air peu convaincu tout en faisant sauter la bourse dans sa main, si je garde le silence, je me rendrai ainsi complice d'un crime.

— Alors, à votre aise, mon hôte, rendez-moi cette bourse et appelez la maréchaussée ; seulement je vous avertis que nous sommes de riches et puissants seigneurs, tandis que vous autres vous n'êtes que des manants. Nous dirons que c'est vous et vos

garçons qui avez tué cet homme. Vous serez pendus haut et court. Voilà ce qu'auront valu à vous et aux vôtres vos scrupules de conscience.

— Je crois que vous avez raison, mon gentilhomme, répondit l'hôtelier d'un air pensif. Il est toujours inutile de faire intervenir la maréchaussée dans ses affaires particulières.

— Surtout quand on est aubergiste, n'est-ce pas, mon hôte ? Allons, mettez cette bourse dans votre poche, enlevez ce drôle, lavez le sang, apportez-nous du vin et qu'il ne soit plus question de tout cela ! Ah ! mon Dieu ; nul ne s'apercevra de la disparition de cet individu ; il n'était pas assez utile sur la terre pour cela.

— Oui, oui, vous avez raison, mon gentilhomme. Le plus court est de faire ce que vous voulez. Vous allez être bbéi.

En effet, cinq minutes plus tard, il ne restait plus trace du meurtrier qui venait de s'accomplir, et Mahom, le serviteur si fidèle et si dévoué de la comtesse Diane de Saint-Hyrem, s'engloutissait pour jamais dans les eaux bourbeuses de la Verre.

— Venez un peu par ici, mon brave garçon, dit le capitaine au jeune page qui était resté debout au milieu de la salle ; tandis que les trois voyageurs avaient repris leurs places comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

— Me voici ! monsieur, répondit le jeune homme en s'approchant ; que désirez-vous de moi ?

— Causer avec vous tout simplement. J'aime les gens expéditifs ; vous êtes un gaillard qui n'y allez pas de main morte, sictro ! C'est affaire à vous ; vous avez la main diantrement rude, Corbieux ! comme vous y allez ! Tenez, buvez ceci, cela vous remettra.

Et il lui présenta un verre plein jusqu'aux bords.

Le jeune homme prit le verre et le vida d'un trait, après avoir salué les assistants.

— Allons, je crois que je pourrai faire quelque chose de vous, reprit en riant le capitaine. Vous buvez bien, vous frappez fort... Oh ! oh ! vous irez loin si vous n'êtes pas pendu, mon camarade ; c'est moi qui vous le prédis. Maintenant, causons un peu, voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux que de vous répondre, monsieur, parlez, me voici à vos ordres.

— Voyons, procédons par ordre : d'abord, qui êtes-vous ; et comment vous nommez-vous ?

— Monsieur, je suis un pauvre orphelin, élevé par pitié chez M. le marquis de Barbantane ; je me nomme...

— Claude Aubryot ! s'écria vivement le comte ; maintenant, je reconnais cet enfant ; je me rappelle l'avoir vu souvent, en effet, chez M. de Barbantane. Et vous, me reconnaissez-vous, mon ami ?

— Oh ! oui, monsieur, répondit le jeune homme avec une émotion touchante ; vous avez été si bon pour moi que votre souvenir est resté là gravé dans mon cœur !

— Mais comment se fait-il, mon enfant, que vous, que j'ai laissé au château de Barbantane, aimé et considéré par tous et surtout par le marquis et la marquise, je vous retrouve ici et que vous vous présentiez à ma vue d'une si étrange façon ?

— Mon histoire est courte, monsieur le comte, vous la connaissez en partie, je n'insisterai donc pas sur les détails. Monsieur le marquis de Barbantane a toujours été pour moi d'une bonté telle que je l'aimais comme s'il eût été mon père.

— Vous l'aimiez, Claude, le laissez-vous donc à présent ?

— Oh ! non, monsieur le comte, vous ne me comprenez pas ;